



La guaracha del Macho Camacho de Luis Rafael Sanchez

Marie-Madeleine Gladieu

► To cite this version:

Marie-Madeleine Gladieu. La guaracha del Macho Camacho de Luis Rafael Sanchez. Marie-Madeleine Gladieu; Alain Trouvé. Voir et entendre par le roman, 4, Éditions et Presses Universitaires de Reims, pp.117-124, 2010, Approches Interdisciplinaires de la Lecture, 978-2-37496-191-0. 10.4000/books.epure.1030 . hal-04502761

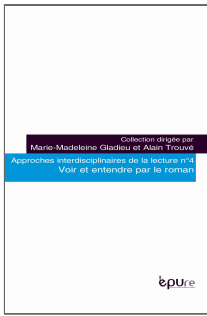
HAL Id: hal-04502761

<https://hal.science/hal-04502761>

Submitted on 13 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Marie-Madeleine Gladieu et Alain Trouvé (dir.)

Voir et entendre par le roman

Éditions et Presses universitaires de Reims

La guaracha del Macho Camacho de Luis Rafael Sanchez

Marie-Madeleine Gladieu

DOI : 10.4000/books.epure.1030

Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims

Lieu d'édition : Reims

Année d'édition : 2010

Date de mise en ligne : 11 septembre 2023

Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture

EAN électronique : 978-2-37496-191-0



OpenEdition
Books

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Ce document vous est offert par Université de Reims Champagne-Ardenne



Référence électronique

GLADIEU, Marie-Madeleine. *La guaracha del Macho Camacho de Luis Rafael Sanchez* In : *Voir et entendre par le roman* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2010 (généré le 13 mars 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/epure/1030>>. ISBN : 978-2-37496-191-0. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1030>.

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont sous Licence OpenEdition Books, sauf mention contraire.

La guaracha del Macho Camacho de Luis Rafael Sanchez

Marie-Madeleine Gladieu

- 1 La Caraïbe vit, dit-on, et souvent à juste titre, au rythme des musiques joyeuses qui donnent envie de danser. L'écriture de quelques romanciers adopte ces rythmes entendus en tous lieux et à toute heure, à la radio ou dans la rue. Le texte romanesque en langue espagnole devient mélodie de guaracha ou de chachacha, de merengue ou de salsa : à Cuba, Severo Sarduy publie *Escrito bailando* (Écrit en dansant), des pages entières de Guillermo Cabrera Infante renvoient par leur thème et leur cadence à la musique, chachacha des *Tres tristes tigres* (Trois tristes tigres), douceur triste de la pavane dans *La Habana para un Infante difunto* (La Havane pour un Infant(e) défunt). Toute langue possède sa mélodie naturelle, et celle de l'espagnol, rythmée et structurée, s'adoucît en terre américaine et se prête à d'autres langueurs.
- 2 En 1976, l'écrivain portoricain Luis Rafael Sánchez publie *La guaracha del Macho Camacho*, roman qui a pour titre celui d'une rengaine à la mode, omniprésente dans la vie quotidienne de l'île. Elle hante la mémoire de tous les personnages, résonne dans tous les autoradios et par toutes les fenêtres, si bien qu'elle devient la référence permanente à chaque instant, à chaque activité. Le texte rend compte de la vie entremêlée de phénomènes récurrents d'intertextualité avec cette chanson, qu'il cite *in extenso* comme conclusion de la narration.
- 3 *La guaracha del Macho Camacho* se caractérise par une oralité affirmée dès les deux vers mis en exergue, sans nom d'auteur (« Longtemps après que les poètes ont disparu... », comme dit une chanson de ce côté de l'Atlantique) et présentés comme « *Lema* », c'est-à-dire mot d'ordre, devise ou proposition à développer : « *La vida es una cosa fenomenal/ Lo mismo pal de alante como pal de atrás* » (La vie, c'est vraiment phénoménal, pour celui qui occupe le haut du pavé comme pour celui qui en occupe le bas). Le premier de ces deux vers est maintes fois répété dans les séquences du texte.
- 4 Le roman est structuré en séquences courtes, essentiellement narratives, de la longueur d'une intervention de personnage de roman-feuilleton radiophonique, c'est-à-dire les quelques minutes d'attention dont l'auditeur moyen est capable, avant de se laisser

distraire par un autre élément de son environnement. Il est régulièrement ponctué par les interventions du présentateur, qui annonce soit la diffusion de la chanson, soit celle des aventures et mésaventures du sénateur Vicente Reinoso, pris dans l'un de ces bouchons inextricables des capitales de la Caraïbe à l'heure de la sortie du travail, dans l'une de ces îles à l'habitat dispersé, aux routes très peu nombreuses et non adaptées à la circulation moderne, et qui arrivera très en retard à son rendez-vous érotique de l'après-midi, ce qui risque de porter un coup à sa réputation...

- 5 Le sénateur Vicente Reinoso arrive dans le texte sur un rythme ternaire d'abord : titre, prénom et nom ; prénom et deux qualités rimant, de plus, avec le prénom ; trois participes passés donnent à connaître sa situation de captif, passif, dans le bouchon : il est « *atrapado, apresado, agarrado* » (pris au piège, prisonnier, immobilisé) ; le mot « bouchon » se répète trois fois. Avec ce rythme, qui rappelle celui du chachacha, alterne un rythme à quatre temps, assimilable à celui de danses caraïbes (salsa, par exemple, évoquée par l'expression du quotidien, « *café con pan* »). Les répétitions accentuent le phénomène. Un juron, répété trois fois et amplifié à chaque répétition grâce aux préfixes à valeur augmentative, couronne, en quelque sorte, ces effets d'écriture : « *puñeta, repuñeta, requetepuñeta* ». Dans la bouche du Sénateur qui ne cesse de proclamer sa décence et sa bonne éducation, de tels mots font vite comprendre au lecteur que les qualités de cet homme ne sont pas à situer dans ce domaine. En effet, si la première séquence est consacrée à la riche élégance du personnage, digne de sa fonction, la seconde change de ton, dévoilant « *a sort of fucking superstar* », expression écrite en anglais : Porto Rico jouit d'un statut d'État libre associé aux États-Unis, auxquels l'Espagne a cédé cette île en 1898. Très fier de sa réputation de « *latin lover* » qu'il risque de ne pas pouvoir soutenir à cause de ce désagrément, il tient à rester l'égal des grands séducteurs du xx^e siècle, Porfirio Rubirosa, proche de Trujillo, qui dépensait à Paris l'aide internationale en offrant des manteaux de fourrure à ses maîtresses, ou encore les chanteurs à la mode comme le célèbre franco-argentin Carlos Gardel, compositeur et interprète de tangos, etc. Si la citation, dans la première séquence, de la nouvelle fantastique de Julio Cortázar *La autopista del sur*, où des naufragés des embouteillages du départ en vacances d'été passent leur période de congés sur les diverses aires de l'A7, sans atteindre la mer, est en rapport direct avec la situation vécue par le personnage, l'allusion, dans la seconde séquence, au plaidoyer de Fidel Castro *L'Histoire m'absoudra* prononcé quand le *leader* Máximo, encore jeune avocat, emprisonné après l'attaque manquée de la caserne Moncada, défend son action et propose un programme de réhabilitation de l'île, devient ici absurde. L'entreprise utopique de libération nationale qui cause l'emprisonnement de Castro a bien peu à voir avec l'embouteillage qui emprisonne le Sénateur.
- 6 Le temps passé à parcourir quelques centaines de mètres est si long, tandis que l'embouteillage s'amplifie selon les normes de l'art baroque, que le quotidien du sénateur se dégrade, se liquéfie sous le soleil tropical. L'un des plus gros jurons de la langue espagnole, peu en accord avec une charge de sénateur, se développe et renvoie à la vie passée du personnage : son éducation religieuse, où l'hostie et le ciboire occupaient une place privilégiée pendant les offices, et qui, dans la colère provoquée par la liberté entravée, sont maintenant profanés. Le parfum pour homme, français, ne parvient plus à couvrir entièrement la sueur, et la chemise et le costume, achetés chez un grand couturier italien, comme la cravate, chez le plus célèbre couturier espagnol, accentuent l'impression d'étouffement, la transpiration, et perdent leur tenue eux

aussi. La seule évasion possible est celle que proposent tantôt la radio, tantôt les souvenirs et l'imaginaire du sénateur. La traversée d'un quartier de la capitale, au rythme lent des véhicules avançant moins vite que les piétons, et beaucoup moins que les motocyclettes, devant les anciens abattoirs, la décharge municipale et la raffinerie de pétrole, derrière un vieux camion au carburateur en mauvais état, n'est supportable qu'en fixant son attention sur la rengaine provenant de toutes parts, qui oppose à l'odeur nauséabonde ambiante l'évocation de celle du café et du pain frais du matin, à l'heure où le soleil éclaire sans brûler.

- 7 Cinq heures. L'heure où commence la corrida, où une mort devient inéluctable, celle du taureau ou celle du torero. Cinq heures au cadran de toutes les montres... et de tous les autoradios. Le célèbre poème de Federico García Lorca, où se répète l'heure fatidique pour Ignacio Sánchez Mejías, ponctue ici l'heure fatidique où le sénateur devait arriver à son « cinq à sept » qui commence à tourner court. Après le *flash* d'informations, qui rappelle les manifestations culturelles en cours (concours de Mangeurs de Boudin, de Baguettes de chefs d'orchestre, Festival des Enfants de Chœur), vient le radio feuilleton, puis la voix du présentateur annonce, bien en rythme, avec rimes et assonances qui préparent l'oreille de l'auditeur, le « tube » du moment, la fameuse *guaracha* : « *después de ocho semanas de absoluta soberanía, absoluto reinado, absoluto imperio, esa jacarandosa y pimentosa, laxante y edificante, profiláctica y didáctica, filosófica y pegajosófica guaracha del Macho Camacho La vida es una cosa fenomenal* »¹. Le texte s'intéresse alors à la partenaire qui attend, en polissant ses ongles, en feuilletant des revues *people* ou de mode, dont la culture ne dépasse pas souvent les allusions à Disneyland, et qui entend aussi la *guaracha*. Chanteuse d'opéra, elle se souvient de ses tournées internationales, des œuvres qu'elle a interprétées, de ses succès, parodiant alors la fin du romance *Mañanita de San Juan* : « *en vez de decir amén amén decían amor amor* »². Souvenir d'école primaire, cette fin de romance amoureux renvoie à la situation du personnage, non seulement à son passé mais à un présent partagé avec le sénateur, qui à peu près au même moment évoquait des souvenirs d'école religieuse.
- 8 Un peu plus tard, pour passer le temps dans cette file de véhicules presque à l'arrêt, le sénateur retrouve les devinettes et histoires courtes qui n'en finissent pas, ou ne cessent de revenir à leur point de départ, élément du folklore, de la tradition orale d'Amérique centrale et des Antilles : les phrases riment, les sons se répètent, le motif revient inlassablement, accompagnant le ronronnement de ces moteurs puissants condamnés à l'immobilité, à tourner sans avancer.
- 9 Dans cet embouteillage se trouve aussi la Ferrari de Benny, cadeau de son père pour ses dix-huit ans. « *Un Ferrari frenado es una afrenta que frena el frenesí* »³, l'allitération évoque le crissement des pneus sur le bitume chaud, fondant, quand les freins contredisent la puissance du pied sur l'accélérateur au démarrage. À chacun son plaisir : la mère de Benny soigne avec autant d'ardeur son jardin, « *tan bello como il giardino degli Finzi Contini ma non tan bello como el jardín de los senderos que se bifurcan ni tan extravagante como el jardín de las delicias* »⁴. La voix narratrice ne se réfère point tant au roman de Giorgio Bassani de 1962, *Le Jardin des Finzi Contini*, qu'au film qu'il a inspiré à Vittorio de Sica, en 1970, sur la montée du fascisme en Italie et sur l'indifférence teintée d'une certaine sympathie qu'il inspire dans les milieux de la très haute bourgeoisie. La seconde allusion culturelle cite le titre de l'une des œuvres les plus connues de Jorge Luis Borges, le poète et nouvelliste argentin presque aveugle, directeur de la Bibliothèque nationale de Buenos Aires qui, ne « voyant » le monde qu'à travers le

prisme de son immense culture, vivait presque totalement détaché des contingences du monde réel (sa voix, par exemple, ne s'est jamais élevée avec la vigueur digne d'un intellectuel de sa valeur pour protester contre la destruction de l'humain par le fascisme et le nazisme) : ces sentiers qui bifurquent sont les ouvertures aux diverses cultures du monde contenues dans une bibliothèque. Quant au *Jardin des délices*, il renvoie au tableau de Jérôme Bosch du même nom : les plaisirs de cette terre conduisent directement à l'enfer, représenté sur la partie gauche du triptyque. L'égoïsme aveugle se répète à travers ces exemples ; ici, le plus grave problème du monde, c'est cet embouteillage qui empêche la Ferrari de Benny d'accélérer, ou encore le sénateur de rejoindre à l'heure son aventure galante. Et la *guaracha* à la mode ne parvient pas à rendre l'optimisme à ces frustrés : « *esta vez la guaracha del Macho Camacho parece pasámica, oída como miserere, oída como maitín, oída como Kyrie eleison* »⁵, un mercredi, de plus, jour dont le nom est prononcé, en espagnol, pour éviter de dire un gros mot...

- 10 Se souvenant alors d'autres moments plus agréables, Benny, dont le prénom pourrait renvoyer à Benny Moré, le fameux musicien, amoureux avant tout de sa Ferrari, commence une prière : « *Ferrari nuestro que estás en la marquesina, santificado sea Tu Nombre* »⁶. La voiture de luxe offerte par le père appelle un Notre Père... Et la Ferrari est choyée comme une femme aimée : elle s'ennuie probablement à Porto Rico, où les routes ne permettent pas de rouler à pleine puissance, de par leur état et leur dimension, contrairement à l'Italie, où sont fabriquées ces voitures, pourvue d'autostrades construites par le régime de Mussolini (le vrombissement du moteur couvrirait peut-être les bruits de bottes). Le texte renvoie ainsi au jardin de la mère et à celui des Finzi Contini, et à un fascisme latent mais décomplexé. À l'époque de la guerre froide, l'anticommunisme de Mussolini est rapproché par certains de celui des États-Unis, faussant les rapports entre démocratie et État totalitaire. Mais Benny et sa mère ne réfléchissent pas si loin, occupés qu'ils sont l'une par son jardin, l'autre par son véhicule qui manque de pistes adéquates. Pour la consoler et la flatter, Benny l'astique, et d'une certaine manière, l'invite à sa table. Benny chuchote des mots tendres, auxquels le moteur répondra un peu plus tard par un ronronnement régulier, et le tout se terminera par une scène érotique entre ces « partenaires ».
- 11 À mesure que le temps passe, tandis que les files de véhicules progressent à peine, les interventions du présentateur de la radio se font plus fréquentes, et annoncent avec plus de précision la diffusion de cette *guaracha*, dont les paroles sont transcrites en fin de roman. La mélodie est sur toutes les lèvres, dans toutes les têtes, les activités de la journée la prennent pour mesure. Les paroles disparaissent, mais l'air est répété par la mère de Benny, qui ne sait plus prendre la bonne cadence ; elles resurgissent par-dessus le concert de klaxons, « *la vida es una cosa fenomenal* », et comme toute chanson populaire, en restent souvent à ce premier vers, tandis que le reste est fredonné. Pour rendre au texte sa spécificité, pour retenir l'attention du lecteur, et dans le texte, celle de l'auditeur qui, après avoir épuisé le long catalogue de jurons de la langue espagnole sans oublier ses spécificités antillaises, après avoir presque vidé sa batterie à force de faire résonner le klaxon, est enfin prêt à écouter le texte intégral de la *guaracha*, celle-ci est diffusée intégralement. Alors, par-dessus les bruits de la ville et des activités humaines, voire de l'inactivité forcée, s'élève, tel un hymne à Porto Rico et à ses habitants dont le lecteur vient de suivre quelques moments de vie au milieu de cette épreuve, la fameuse *guaracha*, entière, rassemblant toutes ces paroles parsemées, égarées, dans le discours des divers personnages ou dans celui de la voix narratrice. Les

six premiers vers rappellent la vie des personnages pris dans l'embouteillage géant, le luxe tapageur de celui qui étale son bien-être pour que le reste de la population le remarque, sans toutefois se prendre totalement au sérieux ; l'humour caribéen prévaut alors : si fabuleuses que soient ces richesses, elles peuvent toujours être soudain perdues ou détruites, et elles ne sont pas à la portée de tous. Aux autres, il reste la musique et le rythme, où chacun trouve son plaisir. Et le texte se termine sur le rythme typiquement afrocaribéen, où la répétition au début de chaque vers des mêmes mots donne à entendre les battements des percussions, tambours et tamtams, la trompette qui affirme la mélodie, les maracas qui soulignent le rythme, tout l'orchestre populaire en un mot, qui fait entrer dans la danse tous ceux qui l'écoutent.

- 12 *La guaracha del Macho Camacho* est finalement, comme dans la vie quotidienne, un texte romanesque qui montre la vie des personnages rythmée par une mélodie à la mode, dont les paroles s'adaptent au vécu de chacun. Toutefois, les allusions à d'autres éléments culturels, connus des lecteurs, et principalement au moment de la première publication du roman, s'entrecroisent et s'entremêlent aux bribes de la chanson. Ces juxtapositions, collusions parfois, créent un phénomène de prise de distance avec le présent, suggèrent une vision critique de ce monde, superficiel, tourné vers le miroir aux alouettes d'un capitalisme et d'une société de consommation qui ne sont à la portée que de quelques-uns. Aux autres, il reste une joie inaliénable, la musique et la danse : « la vie, c'est une chose phénoménale » ...

NOTES

1. Luis Rafael Sánchez, *La guaracha del Macho Camacho*, Barcelona, Ed. Argos Vergara, 1982 (1^{re} édition, 1976), p. 39. « Après huit semaines de souveraineté absolue, de règne absolu, d'empire absolu, pleine de désinvolture et de piment, détendante et édifiante, prophylactique et didactique, philosophique et collosophique, cette guaracha del Macho Camacho *La vie c'est une chose phénoménale* ».
2. *Ibid.*, p. 49. « Au lieu de dire amen amen, ils disaient amour amour ».
3. *Ibid.*, p. 66. « Une Ferrari obligée de freiner est un affront que freine la frénésie »
4. *Ibid.*, p. 68. « Aussi beau que le jardin des Finzi Contini mais pas aussi beau que le jardin aux sentiers qui bifurquent ni aussi extravagant que le jardin des délices ».
5. *Ibid.*, p. 69. « Cette fois la guaracha del Macho Camacho a des accents de condoléances, on l'entend comme le miserere, comme les matines, comme le kyrie eleison ».
6. *Ibid.*, p. 124. « Notre Ferrari, qui êtes sur le perron, que Votre Nom soit sanctifié ».

AUTEUR

MARIE-MADELEINE GLADIEU

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP